

« LE CHAT DE SCHRÖDINGER »,
de Christophe Tabard



Le chat de Schrödinger

Le fond de l'abîme n'est pas qu'un insondable puits lugubre et sans aspérité.

Pas toujours.

Si l'on y prend bien garde, à la périphérie de notre regard, vagabonde une myriade de points multicolores se mouvant sans peine dans un apparent chaos erratique. Une farandole sans but à l'ordonnancement désordonné.

Tout cela, comme la vie, n'est qu'illusion. Une chimère. Une construction de l'esprit pour tenter d'apporter une réponse à des questions insolubles. Tout comme on appelle hasard ce qui n'est qu'une saute d'humeur de Dieu.

Car tout est blanc et noir.

Comme notre âme qui n'est que lumière et ténèbres. Joie et peine.

Amour et haine.

Sonia le savait, désormais. Elle qui se morfondait de subir une existence morne et terne, elle était servie. Une vie réglée comme du papier à musique. Elle qui, pourtant, détestait ce bruit que d'autres appelaient mélodie, opéra ou simples harmonies. Une digne représentante de l'archétype de la mère. Une Déméter dévouée corps et âme à sa progéniture et à son mari.

Quoi de plus noble, en effet, que de se sacrifier pour sa famille dans une ronde savamment orchestrée ?

Tout ça pour ça. Ni un merci ni un bravo.

Elle aurait tout donné pour pouvoir recommencer à zéro, encore et encore. Se marier, avoir des enfants, les élever, les nourrir, les protéger, les dorloter, les bichonner, les abreuver d'un amour inconditionnel, les regarder grandir et surtout, surtout, ne pas les voir quitter le foyer sans un regard en arrière. Une vie éternelle faite de cette joie pure et sans malice. De se sentir utile.

La maternité l'avait rendu vivante et avait eu le don d'enfourer loin en elle-même sa véritable nature.

Puis, sans crier gare, un simple *Au revoir, je t'appelle*, murmuré tout en claquant la porte. Ce sentiment brutal de solitude extrême qui l'étreint chaque seconde et l'empêche encore de respirer aujourd'hui. Ces doigts géants qui lui enserrant la gorge et l'étouffent lorsque sa mélancolie l'entraîne là où son cœur de mère s'est brisé en mille morceaux. Dans un passé sans cesse ressassé. Cet instant où elle s'est sentie superflue. Un rebut sans but. Un poids mort et invisible. Devenue cette petite chose inutile errant de pièce en pièce toute la sainte journée en attendant le retour de son

époux le soir. Ces tête à tête mornes avec la télé comme troisième convive – dérisoire distraction qui évite les silences gênants, les questions mille fois répétées jusqu'à la nausée – et permet ainsi de tuer le temps en attendant que la soirée s'achève, enfin.

Une vie sans saveur. Une vie qui devenait subitement une longue maladie sans remède miracle.

Depuis que Lise, la petite dernière, avait quitté le nid, les minutes s'égrainaient comme des heures et les journées lui semblaient interminables. Si elle avait pu avoir des amies à qui se confier, mais sa vie de mère au foyer ne lui en avait pas laissé le temps, ni l'envie. Et puis, à quoi bon confier ses états d'âme à des gens qui ne vous écoutent pas. Elle le voyait bien au parc, à côté de chez elle où elle s'obligeait à se rendre chaque fin de matinée afin de s'aérer un peu. Ces grand-mères de son âge qui rivalisaient d'épithètes pour définir leurs enfants, leurs petits-enfants et leurs propres problèmes de santé. Mais personne ne s'écoutait et chacune repartait chez soi, satisfaite d'avoir crié plus fort que l'autre pour clamer combien leur hanche les faisait souffrir plus que les autres ou avec quelle aisance leur petite-fille connaissait déjà tout son alphabet à 14 mois.

Pitoyable tentative d'exister au sein d'une société qui se contrefoutait de vous mais qu'il était difficile d'admettre lorsque l'on s'est toujours crû indispensable. Comme tout ceux qui remplissent les cimetières.

Au moins Sonia ne se faisait-elle pas d'illusion. Depuis le temps qu'elle était seule avec elle-même, elle avait eu tout le temps de philosopher, peser le pour et le contre. S'interroger sur le pourquoi de la vie et de sa futilité une fois que l'on ne sert plus à rien pour finalement admettre que notre temps est écoulé. Qu'il faut savoir de tirer sa révérence et se voir telle que l'on est.

Un fardeau. Une charge.

Jusqu'à ce jour où la nouvelle tomba comme un couperet. Une gêne. Une étrange protubérance sous le sein gauche. Une biopsie. Anesthésie locale. Aucune certitude mais le mot était lâché et le doute s'était confortablement installé.

Cancer du sein.

Le terme en lui-même était étrange. Plus difficile à lire qu'à entendre susurré par la voix mélodieuse du médecin. Comme si la gravité du verdict en était atténuée par la fréquence à laquelle il l'avait informé. Cela demandait confirmation, bien sûr. Attendre les résultats de la biopsie. Mais le professionnel de santé semblait sûr de son fait. Un type avec un stéthoscope autour du cou et un diplôme dans un cadre doré accroché dans son bureau ne peut pas se tromper, n'est-ce pas ?

Étonnamment, cette nouvelle ne lui fit ni chaud ni froid, contrairement à René, son mari. Lorsqu'elle lui annonça, à la fin du dîner, celui-ci fondit en larmes. Une démonstration de compassion que Sonia trouva exagérée. Elle fut même légèrement effrayée par son étrange

comportement et ces lamentations au-delà du raisonnable. Il hoquetait et reniflait. Criait en se frappant le torse. Il se roula même par terre et Sonia fut à deux doigts d'appeler une ambulance pour parer à ce qui, semblait-il, s'apparentait à une véritable crise de nerfs.

Lorsqu'il se fut enfin calmé, chose inhabituelle, il s'empara de la bouteille de calva qui datait de leur mariage – cadeau de son beau-père – et s'en servit une rasade qu'il but cul-sec sans en proposer à Sonia, ce qu'elle trouva malpoli. Le deuxième verre sembla l'apaiser tandis que le troisième sécha ses larmes. Il posa les mains à plat sur la table, posture qu'il prend lorsqu'il a quelque chose d'important à dire, regarda son épouse dans les yeux et lui marmonna de sa voix fluette :

– Ne dis rien aux enfants pour l'instant, je m'en chargerai.

Sonia, interdite, hocha lentement la tête, l'incitant à poursuivre.

Ce qu'il ne fit pas.

Il se contenta de se lever, de ranger la bouteille, de l'embrasser sur le front, comme chaque soir, et de lui souhaiter bonne nuit.

Elle n'était pas vraiment sûre de savoir comment réagir. Après tout, c'était la première fois qu'elle avait une maladie mortelle et, dans sa famille, on mourait généralement dans son lit, bien au chaud et très vieux, comme dans celle de son mari. Ses parents étaient de solides octogénaires qui profitaient allégrement de leur retraite en parcourant le monde en long, en large et en travers. Quant à ses grand-parents, ils avaient tous dépassé le siècle avant de rendre leur dernier souffle.

Il n'y avait pas vraiment de mode d'emploi mais elle aurait voulu un peu de compassion. De compréhension. D'amour, même. N'ayons pas peur d'employer les grands mots. Et puis cette comédie, à quoi cela rimait-il ? Elle avait cinquante-cinq ans, un cancer qui l'emporterait peut-être douloureusement dans les mois à venir et tout ce que trouvait à faire cet imbécile c'était de se lamenter sur son propre sort et de penser à leurs trois enfants qu'ils ne fallait surtout pas avertir immédiatement ? Ne pas leur dire que leur mère avait des chances de trépasser ?

Son sang se mit soudain à bouillir. Une colère sourde comme elle n'en avait plus connu depuis longtemps. Petite, peut-être, quand son frère avait arraché les yeux de Nelson, son nounours. Mais elle avait quatre ans et Pierrot, une année de moins. Certes, ses parents avaient dû les séparer avant qu'un drame ne se produise et il avait fallu recoudre le cuir chevelu de son jeune frère de 17 points de suture après qu'elle l'eut entamé à coup de camion de pompier en métal. Un jouet solide comme on n'en fait plus de nos jours. Mais, depuis, elle avait réussi à contrôler ses nerfs.

Qu'avait-elle fait pour mériter cela ? Elle s'obligea à rester assise tout en parcourant du regard le salon d'un œil neuf. Chaque objet sur lequel il se posait se transformait subitement en arme. L'horrible vase que Clarisse, sa fille aînée, alors âgée de dix ans, lui avait confectionné à l'école

pour la fête des mères. La lourde pendule en bois massif héritée de sa grand-mère qui tenait parfaitement dans une main. Tous les ustensiles de cuisine suspendus, allant du jeu de casseroles en fonte dont elle ne se servait jamais, jusqu'à la collection de couteaux japonais, caprice coûteux de René qui s'était vu en cuisinier d'élite après une de ces stupides émissions à la télé où des imbéciles concourent en se prenant pour des chefs étoilés. Les couteaux étaient encore dans leur emballage mais l'idée effleura Sonia de les étrenner.

Elle lutta toute la nuit contre ces envies de meurtre et s'endormit au petit matin, épuisée, dans son fauteuil, celui avec le petit napperon blanc fait au crochet pour pas abîmer le cuir avec sa transpiration. Sonia transpirait beaucoup depuis qu'elle était ménopausée.

Elle se réveilla en milieu de matinée, le cou en compote et avec l'étrange impression d'un mauvais rêve. Pas un cauchemar qui vous fait hurler et jeter partout un regard affolé. Non. Plutôt cette sensation brumeuse de ne pas être vraiment certaine que ce que vous avez vécu la veille soit la réalité ou simplement une fiction. Un façon, pour votre cerveau, de vous protéger en vous mentant. Il lui fallut plusieurs minutes pour s'apercevoir que rien n'avait changé – absolument rien –, tout était malheureusement à sa place et son mari, son pauvre, triste, tendre et abruti de mari l'avait laissé dormir dans le salon et était parti au travail en laissant les restes de son petit-déjeuner sur la table. Il avait bu son café et mangé ses tartine de pain-beurre-confiture tandis qu'elle était là, face à lui, dans une position inconfortable et l'animal s'était contenté de mastiquer.

Même pas une couverture posée affectueusement sur elle. Ni un petit mot tendre lui indiquant qu'il l'aimait et qu'il rentrerait tôt pour envisager ensemble la suite des événements. Rien. Juste de la vaisselle sale et une odeur de tabac froid.

La semaine se déroula ainsi, sombre routine où René quittait le pavillon familial rejoindre son poste d'employé d'assurance dans la ville voisine. Retour le soir. Dîner. Bisou. Bonne nuit.

Et ainsi jusqu'au samedi suivant. Une semaine que Sonia avait vécu en mode automatique. Comme étrangère à sa propre existence. Témoin d'un triste spectacle sans intrigue ni protagoniste en qui s'identifier. Pas de héros chevauchant un cheval blanc venu la sauver en la sortant de ce guêpier. Même pas de méchant que l'on aime détester tellement René était pathétique dans ce rôle.

Elle assistait à sa propre vie hors de son corps. Seule la venue de ses trois enfants en cette fin de semaine lui apporta un sursaut. Sa dernière, Lise, vingt ans, se précipita immédiatement dans ses bras en pleurant sitôt le seuil de la porte franchi. Son aînée, Clarisse, vingt-huit ans, l'embrassa tendrement tandis que Roland, le cadet, âgé de vingt-cinq ans, comme à son habitude, commença à se plaindre d'être là.

– Papa nous a prévenu. Qu'est-ce que c'est que cette histoire encore ? Qu'est-ce que tu as fait ?

Il se dirigea directement dans la cuisine sans attendre de réponse en jetant au passage sa veste sur le canapé. Sonia s'en empara, la défroissa du plat de la main et l'accrocha avec délicatesse à la patère à l'entrée. Ses deux filles la regardèrent comme chaque fois qu'elle agissait ainsi avec Roland. Elle lui passait tout. À la maison, il avait toujours été le favori. Sonia elle-même ne s'en était jamais cachée. Il l'avait toujours traité comme son esclave et elle comme le roi. Comme Jésus. Comme Dieu. C'était ainsi. Elle n'y pouvait rien. Petit, elle avait failli le perdre et, bien qu'elle ne fut coupable de rien, elle s'en voulait et l'avait surprotégé. Le résultat était qu'aujourd'hui, il continuait de la traiter comme une servante dévouée qui n'avait qu'un droit, celui d'être à son service et, surtout, ne devait pas tomber malade ni se plaindre.

Une attitude que Clarisse et Lise lui reprochaient depuis toujours mais qui, malgré les longues conversations, les engueulades ou les menaces, n'avait strictement rien changé dans les comportements réciproques ni ouvert les yeux sur la toxicité de cette relation mère-fils. Même René avait tenté, autrefois, de s'en mêler, mais il avait vite abandonné et s'était fait à l'idée qu'il passait après le fils prodigue.

Ce dernier revint s'asseoir dans le salon, un café à la main et son éternel air renfrogné figé sur son visage.

– Alors ? Quelqu'un m'explique enfin pourquoi je perds mon temps ici ?

Clarisse prit la parole en tendant le bras vers sa petite sœur qui allait intervenir. Elle savait que Lise allait péter un plomb et que ses paroles dépasseraient ses pensées.

– Roland, commença-t-elle calmement, Maman est malade. On est là pour voir ce qu'on fait.

Sonia voulut intervenir mais son cadet fut plus prompt.

– Je vous préviens tout de suite, moi j'ai pas le temps de m'occuper de ça. Avec le boulot, j'ai pas une minute à moi. Et puis, on ne sait pas ce qu'elle a vraiment. Ça a pas l'air si grave, à ce que je vois !

Sonia écoutait cette conversation surréaliste complètement détachée. Elle était bien présente mais tout le monde parlait comme si elle n'était pas là. L'impression d'être un sujet de conversation sur lequel chacun émet une opinion, donne son sentiment et émet un jugement. Cette attitude lui rappelait l'école primaire, quand les autres filles de la classe médisaient sur elle en ayant parfaitement conscience de sa présence à leurs côtés. Cette horrible sensation d'être invisible au milieu des autres. C'était cela qu'elle ressentait à l'instant présent. Des bribes de conversation s'infiltraient dans son cerveau sans qu'elle puisse en comprendre le sens. Seul une espèce de malaise général surnageait de tout ce qu'elle entendait. Il était question de priorité, de couches-culottes, de lit médicalisé et d'agonie. De perruque et de coût financier. Jamais de soutien, d'aide,

de rémission, de guérison ou d'amour. Surtout d'amour. Comme si elle était déjà condamnée.

Sonia se sentait de trop. Elle avait pourtant vu le docteur dans la semaine. Elle avait de nouvelles informations qui aurait pu les éclairer, les aider à prendre les bonnes décisions mais l'avis général dans son propre salon semblait irrévocable : elle était condamné à court-moyen terme et le temps qu'il lui restait à vivre serait contraignant pour chacune des personnes présentes dans la pièce. Même Lise, que son imbécile de père appelait parfois capote percée car elle n'était pas prévue au programme, même elle qui, pourtant, était celle qui aimait le plus profondément sa mère, sembla se ranger à l'avis général :

Qu'allait-on faire d'elle ?

Sonia en avait pourtant vu mourir du cancer dans son entourage. Les réactions des proches étaient souvent mitigées. La plupart étaient désemparés. Seuls ceux ayant, malheureusement, l'habitude, savaient réellement quoi faire. Et encore, est-on jamais préparé à ce type d'événement ?

Le poncif qui veut que cela n'arrive qu'aux autres est tout aussi valable que de penser que se faire arracher une dent avec une fourchette est indolore.

Cependant, Sonia prit plutôt mal de ne plus être considérée comme une mère, une épouse, un être humain, par sa propre famille. Elle n'était plus, dorénavant, qu'un problème qu'ils étaient incapables de résoudre.

Ses enfants ne restèrent pas dîner. René les mit quasiment à la porte car 20h30 approchait et, comme chaque samedi soir, il y avait du foot à la télévision. Le samedi soir était sacré. Qu'il vente, qu'il neige, qu'il pleuve des grenouilles ou des braises incandescentes, son époux se plantait devant son écran pour regarder vingt-deux imbéciles courir après une baballe pendant une heure et demie. Sonia ne comprenait pas mais elle respectait. Chacun ses lubies. Elle lui préparait un plateau repas et le laissait beugler devant son poste tandis qu'elle allait lire un livre dans leur chambre. Un rituel bien rôdé depuis des décennies auquel elle ne dérogeait pas.

Sauf ce soir.

René était déjà en place, télécommande greffée dans la main, lorsqu'il lui demanda d'aller lui chercher une bière dans le frigidaire. Elle venait de déposer le plateau-repas sur ses genoux – jambon purée, facile à ingérer sans regarder son assiette – lorsqu'il lui aboya dessus, les yeux rivés sur une publicité pour une voiture qui avalait les kilomètres sur une route sinueuse au milieu d'un paysage de verdure immaculé, type Islande, Irlande ou Écosse. Des mots comme puissance et liberté emplissait ses oreilles. Tout cela sonnait faux. Comme René. Comme sa maladie.

Comme sa vie.

Le temps de comprendre ce qu'il s'était passé, Sonia avait fracassé la bouteille en verre de un litre sur le crâne dégarni de son époux à son retour de la cuisine. À l'écran, l'arbitre sifflait le début du match mais c'était comme s'il étrennait un nouveau départ pour elle. Le corps de René gisait dans une mare de sang. Étrangement, elle songea qu'elle avait bien fait de mettre du parquet plutôt que de la moquette. Sinon, celle-ci serait foutue et il faudrait tout arracher pour en poser une nouvelle. Quoique, le bois laqué du parquet ne serait peut-être pas aussi facile à ravoir que du carrelage, par exemple.

De toute façon, peu importait. René, allongé là à ses pieds se vidait de son sang et elle ne ressentait absolument rien. Ni tristesse, ni peur, ni haine. Pas même un début de panique. Comme si ses actions étaient dans l'ordre des choses. Elle avait même réussi à ne pas se tâcher.

Sonia mit ses chaussures, prit son sac à main, enfila son manteau et quitta le pavillon familiale sans un regard en arrière pour s'enfoncer dans la nuit et se diriger vers la station RER la plus proche. Elle marcha dix minutes au milieu de cet alignement de maisons sans âme. Lotissement anonyme dans une banlieue moyenne où il ne se passait jamais rien. Ni émeutes, ni échauffourées. Aucune célébrité se vantant d'y avoir vécu une enfance heureuse. Une simple suite d'édifices semblables avec leurs petits jardinets et leur petits garages. Propres et médiocres avec comme seul bruit de fond le match de foot que tous les René du quartier suivaient comme si leur vie en dépendait.

Dans le wagon qui la menait vers Paris, elle commença à réaliser ce qu'elle venait de faire mais s'en moquait royalement. Peut-être que René était mort. Ou bien agoniserait-il durant des heures avant un trépas libérateur ou des séquelles irréversibles. Tout cela était à des années-lumière de ses préoccupations.

La main dans la poche de son manteau triturait l'enveloppe que lui avait remise son médecin traitant la veille et qu'elle n'avait pas encore ouverte. Ce dernier l'avait appelé pour lui demander de passer afin de lui annoncer les résultats de la biopsie. Elle avait contacté René à son travail pour qu'il prenne sa demie-journée et qu'il l'accompagne mais il avait prétexté un rendez-vous important dans l'après-midi pour son travail et qu'il serait indisponible. Elle avait alors joint ses enfants qui, chacun, invoquèrent un quelconque empêchement. Personne pour lui tenir la main. La rassurer d'une présence familière et réconfortante. Pour lui dire *Ne t'en fais pas, je suis là, on va traverser ça ensemble, on va se battre ensemble et on vaincra.*

Aucun d'entre eux ne lui avait demandé des détails le soir-même ni le lendemain lorsqu'ils étaient à la maison pour cette réunion de famille surréaliste.

Aucun d'entre eux. Ni même son mari. Comme si la partie était jouée et qu'il était plus urgent de

s'organiser pour l'après.

Pourtant, elle-même ne connaissait pas le résultat des analyses. Elle avait demandé au docteur de lui coucher par écrit les conclusions et ses éventuelles recommandations. Il s'était exécuté sans ciller, avait plié la feuille à en-tête noircie d'une simple ligne et l'avait fourrée dans une enveloppe qu'il avait scellé.

C'était cette enveloppe qu'elle tenait fermement dans sa main.

Le RER était bondé mais Sonia avait déniché une place assise collée à la fenêtre. Elle regardait ces zombies fuir leur quotidien pour se ruer vers la capitale et oublier la médiocrité de leur vie. Ils allaient certainement manger, boire, se faire un cinéma, finir en boîte de nuit ou aller à un concert, faire l'amour pour certain et rentrer désœuvrés au petit matin avec toute la journée pour se remettre de leur nuit avant de retourner à leur routine lundi. Elle regardait leurs visages sur les quais lorsque le train entra en gare. Des visages qui riaient, mais d'un rire faussement enjoué, feint, comme s'il fallait obligatoirement être heureux ce soir. Elle détaillait surtout les femmes. Combien, parmi toutes celles qu'elle croisait, portaient une perruque, souffraient dans leur chair de cette maladie qui touchait à l'intime, à leur condition même de femme ? Combien parmi elles faisaient semblant de vivre tandis qu'elles étaient rongées de l'intérieur ? Combien de temps avant qu'elle ne soit comme elles, à faire semblant d'exister pour ne pas mourir tout de suite ? Encore cinq minutes. Cinq petites minutes.

Son regard fut attiré par un mouvement fugace en arrière-plan. Derrière cette masse bruyante, nombreuse et vociférante, un rat. L'animal au poil brun luisant était d'une taille impressionnante. Loin d'être effrayé, il était au spectacle de la comédie humaine, sereinement posé sous un banc sur lequel était assise une grosse femme, les yeux rivés sur son téléphone portable, inconsciente de ce qui grouillait à quelques centimètres de ses chevilles. Le rat regardait tranquillement passer cette foule et paraissait même s'en amuser. Un autre rat, tout aussi gros, vint le rejoindre et prit place à ses côtés. Puis un troisième. Il parut à Sonia qu'un nombre infini et croissant de rongeurs s'agglutinait sous ce banc et la regardait, elle. Tous semblaient lui dire qu'ils savaient mais que la vie continue. Qu'il fallait faire avec ce qu'on a. Regardez-nous, nous sommes des rats, nous vivons sous terre, nous mangeons vos déchets, vous nous chassez et cherchez à nous exterminer et pourtant nous allons de l'avant. Si nous le voulions, en nous unissant, nous pourrions vous détruire mais nous ne le voulons pas. Nous nous payons le luxe de vous maintenir en vie car vous n'êtes, pour nous, au fond, qu'une source de nourriture et de distraction. Le samedi soir, les rats aussi s'amuse. Sonia crut même déceler un léger hochement de tête du premier animal à son attention tandis que la rame quittait la station pour s'enfoncer dans les profondeurs ténébreuses du tunnel vers son prochain arrêt.

Le cœur de Paris. La lettre dans sa poche. Cette foutue lettre avec ses foutues mauvaises nouvelles. La tête du médecin qui griffonne son papier à en-tête d'une écriture mécanique. C'était hier et pourtant elle a l'impression qu'un siècle est passé depuis ce rendez-vous. Et qu'a-t-elle fait pendant ce siècle écoulé ?

Rien.

Ah si ! Elle a fracassé une bouteille de bière sur le crâne de l'homme avec qui elle partage – partageait ? – la couche et la table en formica depuis trente ans. Et cet homme-là, cet inconnu, est peut-être mort.

Meurtrière.

Le mot l'effraie rien que d'y penser. Serait-elle devenue une meurtrière ? La police est-elle déjà au courant ? Sonia, machinalement, leva la tête à la recherche de caméras de surveillance. Était-elle déjà recherchée ? Des limiers se trouvaient-ils déjà à sa poursuite ?

Elle accéléra le pas dans les rues sombres et avisa un chantier. Un immeuble en construction. Lorsqu'elle était jeune, dans une autre vie, dans un autre siècle avant René, avec sa bande d'amis du lycée, ils se retrouvaient tous les samedis soirs pour investir un chantier comme celui-ci. Ils amenaient des bières, des chips. Un peu de shit lorsqu'ils avaient de la chance et un peu d'argent à mettre en commun, et passaient la nuit dans cet endroit à l'explorer, écouter de la musique, faire l'amour parfois et grimper au sommet de la grue lorsqu'il y en avait une. Généralement ils faisaient des repérages en semaine afin de sélectionner le meilleur endroit, le plus facile d'accès, le mieux positionné avec une grue au sommet de laquelle la vue serait unique.

Une grue comme ce soir.

Sonia se glissa aisément entre deux planches de bois et s'aida de son téléphone portable pour s'éclairer. Elle avança lentement, assurant ses prises dans cet entrelacs de câbles et de tiges de métal. Il était facile de se blesser, voire de mourir, dans ce genre d'endroit. Elle mit un temps infini avant d'arriver au pied de la grue. Elle leva la tête et une sorte de vertige la saisit. Un vertige salvateur. Avant même d'entamer l'ascension de cet Everest de fer, elle savait qu'il lui fallait escalader ce monstre froid pour en finir une bonne fois pour toute avec ses doutes. Elle s'empara alors des premiers barreaux de l'échelle. Cette dernière, froide et étroite, semblait lui dire *Ne monte pas, ça n'en vaut pas la peine. Il n'y a rien pour toi là-haut*. Mais Sonia était têtue. Un à un, elle avala chacune des traverses et, épuisée, parvint jusqu'à la cabine, quatre-vingt mètres plus haut.

Elle s'octroya quelques minutes pour reprendre son souffle et constata amèrement que lorsqu'elle était jeune, cette ascension n'était qu'une formalité. On a beau avoir vingt ans dans sa tête, le corps vous rappelle quand même à l'ordre. Même si, pour elle, dès le jour de son mariage, à vingt ans

justement, elle s'était glissée avec volupté dans le corps d'une quinquagénaire. Heureuse d'être enfin casée, femme au foyer épanouie et future maman comblée.

Une fois son cœur revenu à un rythme normal, elle put enfin découvrir le spectacle qui s'offrait à elle. Paris. Paris la nuit dans toute sa splendeur. La Tour Eiffel illuminée au loin. Les toits aux mansardes éclairées. Les chambres de bonnes où des étudiants révisaient, ignorants des fêtes ou des drames qui se nouaient. Un ciel éclairé vide de la moindre étoile. Un ciel vide à pleurer et qui rappelait à Sonia sa propre existence. Les étoiles étaient bien présentes mais personnes ne pouvait les voir.

Elle décida de poursuivre et s'engagea le long de la flèche. Sous elle, tandis qu'elle avançait d'un pas ferme, elle pouvait voir les petites fourmis humaines qui poursuivaient leur propres buts sans se douter qu'au-dessus d'eux une funambule déambulait. Ou peut-être le savaient-ils et ils s'en moquaient ? Dans le fond, pourquoi se gêner la soirée pour une inconnue ? On a tous nos petits problèmes, pas vrai ?

Arrivée au bout de la flèche, Sonia se plaça à l'extrême limite, les deux pieds joints au bord du vide. Un vide hypnotisant. Attirant. Qui pourrait résoudre bien des problèmes. Elle avança une jambe et se maintint ainsi en équilibre sur un pied tandis que l'autre dansait au-dessus du néant. Une étrange sensation la tenaillait, comme le chat de Schrödinger. Comme lui, elle était, à la fois, vivante et morte. Il lui suffisait simplement de laisser basculer son corps vers l'avant de quelques degrés et tout serait terminé. Ou bien revenir en arrière et tenter de se battre pour la vie.

Au moins essayer.

Elle hésita longuement, jusqu'à ce que sa jambe ne demande grâce et la supplie de faire un choix. Sauter ou essayer de vivre. Abandonner ou prendre son risque et peut-être s'en sortir. Elle décida, finalement, de s'asseoir, les jambes se balançant dans le vide, et sortit la lettre de sa poche. Elle l'examina longuement. Comme lorsque, enfant, on observe le paquet cadeau à son nom au pied du sapin tout en sachant que le Père Noël n'existe pas ou, pire, qu'il est mort coincé dans la cheminée. Elle inspira longuement et l'ouvrit lentement, les sens aux aguets. Avec l'impression écrasante que tout se jouait ici et maintenant. Son avenir. Son passé. Il n'y avait plus de présent. Juste ce sentiment qui doit saisir l'accusé qui se sait innocent mais qui a été traité en coupable durant tout le procès. Au point de finir par y croire et que si elle était un des jurées, elle voterait la mort.

Elle extirpa la feuille pliée en deux de l'enveloppe qu'elle laissa s'envoler et vivre sa propre vie comme la plume de Forrest Gump. Sans la boîte de chocolat. Elle déplia la note et regarda la ligne manuscrite. Il faisait sombre et n'était pas vraiment certaine que ce qu'elle y lut était la réalité ou bien une énième construction de son cerveau pour lui faire croire que tout va bien, masse

spongieuse surprotectrice capable du pire pour enjoliver les faits et nous maintenir dans un déni réconfortant, même au seuil de la mort.

Elle s'empara de son téléphone, brancha la lanterne et l'orienta vers la feuille.

Chère madame, tout va bien. Ce n'est qu'une boule de graisse. Si j'ai pu vous inquiéter j'en suis désolé. Prenez- rendez-vous auprès de mon secrétariat pour que nous fixions un nouveau rendez-vous afin de l'extraire.

Même pas un *Amicalement. Cordialement* ou *Gros bisous*.

Sonia resta ainsi un long moment pensive. Dubitative même. Tout ça pour ça ? Ce petit venin qu'il lui avait distillé dans les veines en prononçant le mot cancer lui avait bouffé la vie cette dernière semaine. S'il avait été face à lui, elle lui aurait arraché les yeux. Cependant, à son corps défendant, il lui avait ouvert les siens. Les masques étaient tombés. Toute une vie de dévouement et d'abnégation pour être traitée comme un boulet par son mari, ses enfants. La chair de sa chair. Son mari, d'ailleurs. Était-il mort ? Dans le fond elle s'en moquait. Mais maintenant qu'elle était rassurée sur son état de santé, serait-ce la prison du même nom qui l'attendait ? Elle n'allait pas partir en cavale. Elle se voyait mal la jouer changement d'identité, de visage, quitter le pays et fuir toute sa vie en se retournant toutes les cinq minutes. D'ailleurs, elle n'avait ni l'argent, ni les relations, ni même l'envie de changer de visage, elle aimait beaucoup le sien.

Elle se résolut à appeler Lise pour tout lui expliquer et quitta donc le mode avion de son téléphone. Celui-ci émit aussitôt un nombre impressionnant de vibrations annonciatrices de messages en pagaille. Tous provenaient du même interlocuteur : René.

Par réflexe, elle appuya sur Rappeler et tomba aussitôt sur son époux qui ne laissa pas le temps au téléphone d'effectuer une deuxième sonnerie.

– So, ça va ? Tu es où ?

Cela faisait des années qu'il ne l'avait pas appelé ainsi. Pour ainsi dire, depuis la naissance de Clarisse où elle avait changé de statut et était passée de So à Maman.

– Ça va, je suis à Paris. Et... et toi, ça va ?

– Un peu mal au crâne, mais ça va. Tu rentres quand ?

– Je ne sais pas. Tu veux que je rentres ?

– Bien sûr ! Rentre... s'il te plaît...

Sonia ne savait que lui répondre. Fallait-il lui dire la vérité ? S'excuser ? Refuser son offre ? René prit les devants face à son silence.

– Je suis désolé. Sincèrement. J'aimerais que tu rentres et qu'on en parle. Ça vaut ce que ça vaut mais j'avais peur et j'ai été con. Je me suis imaginé sans toi et... je n'y arrivais pas. Être sans toi était tout simplement impossible à imaginer. S'il te plaît, rentre, on va traverser ça ensemble.

Sonia murmura *Demain*, raccrocha et se leva. Elle était fébrile mais pleine de vie. Elle recula lentement jusqu'à la cabine en assurant ses prises. Ce serait trop bête de tomber maintenant.

Oui, elle allait rentrer chez elle, mais les choses seraient différentes désormais.

Radicalement différentes.